ALBENA DIMITROVA

NOUS DÎNERONS EN FRANÇAIS

ROMAN

GALAADE ÉDITIONS

« Parlait-il vraiment français, le parlait-il bien ?
— Vraiment, je crois… »

Comment vérifier et croire à la fois ? Je n'ai jamais pu échanger un mot dans cette langue avec lui. Nous nous étions pourtant donné rendez-vous à Paris pour un premier dîner en français.

Toujours la même, la musique tourne encore. Je ne sais pas comment l'arrêter. Le son s'infiltre. Derrière la baie vitrée la mer étale est trop silencieuse pour le recouvrir. Un insecte de petite taille reste immobile depuis un moment sur la vitre. J'avais remarqué son atterrissage en cherchant des yeux la provenance du son. Peu à peu la silhouette se lisse en tache sombre et je ne sais plus si c'est à l'intérieur ou de l'autre côté. Je ferme la fenêtre, la petite tache noire n'y est plus mais la musique persiste, contourne les murs à fréquence égale et s'installe dans tout le corps, une transpiration sonore.

Les premiers accords de la cinquième symphonie de Beethoven s'échappent en double reprise. Toutes cordes confondues. Comme à l'époque, d'une durée infime, entre quatre et huit secondes selon les chefs d'orchestre. Nous les avions comptées pour Karajan, six

secondes, un silence et tout se mélange. Trompettes, hautbois, altos, timbales, à se rejoindre, se succéder, se taire. Les mêmes que Guéo mettait sur le vieux lecteur-cassette, le bouton reverse *enfoncé. La bande enregistrée tournait et camouflait les bruits que nous faisions. Nos souffles, les bruissements des couvertures à des lieues de Paris. Il me caressait sans pouvoir me faire autrement l'amour, nous n'étions pas seuls dans la pièce. Je jouissais, il irradiait dans la nuit et Beethoven tournait et tournait. Mais qui nous dirigeait durant ces nuits ?*

Dès qu'on s'éclipsait avec Guéo, notre vigilance se réduisait, et de jour en jour classait autrement l'ordre des repères. L'ombre passait au falot de l'apparent, le souterrain devenait terre. Tout était clair, transparent, il n'y avait rien à surveiller, et ce *rien à surveiller* appelait toutes les surveillances. Les services secrets guettaient. Les Russes, dépêchés par sa femme, la gentille fille du général en chef des forces de terre de l'Union soviétique, les Syriens, les Yéménites, ses collègues du Politburo et, bientôt, même les amis, les réformateurs.

Certains jours cela pouvait tomber mal. Le Politburo attendait en vain Guéo dans la salle des congrès surpeuplée de membres du Parti affolés. Guéo devait présenter son rapport sur la réforme vitale du communisme. Il le préparait depuis des mois.

La veille au soir de la présentation, il avait apporté chez moi le document tapé en un exemplaire. Il le relisait, encore et encore. Il marchait dans le petit couloir entre la cuisine et

la chambre. J'entendais ses pas. Il faisait des allers-retours, s'arrêtait par moments, inspirait un bon coup, puis se remettait à marcher en accélérant. Il toussait en allumant cigarette sur cigarette et jurait, agacé. Il était venu se coucher tard dans la nuit. Il avait cherché ses cachets de sommeil dans le noir, avait renversé quelque chose puis, voyant que je le suivais des yeux, m'avait souri : « Tout ça, c'est fini. »

Très tôt le matin, il avait glissé dans la poche intérieure de sa veste le rapport. Je devais aller à l'école mais la sonnerie du lycée appelait dans le vide. Mon droit chemin zigzaguait. Nous avions eu avec Guéo, chacun à sa mesure, un sentiment trouble en nous disant « au revoir » ce matin-là. Nous suivions nos itinéraires bien connus mais ils changeaient en cours de route. Nous remplissions nos devoirs, mais ils paraissaient déjà factices.

J'eus l'impression, dehors, de me trouver face à un leurre. La journée se déroulait comme prévu mais je ne la reconnaissais plus. Dans la rue vers l'école tout semblait mensonger. Autour, les bruits de la circulation, un boucan intenable, comme venu d'un monde lointain où l'on chassait à coups de cris et de casseroles le démon qu'on croyait attaquer le soleil au moment des éclipses.

Devant la porte du lycée, je fis un demi-tour soudain. Pressant le pas, je revins sur mes pas. Mon sac suspendu à l'épaule pesait lourd, cisaillait. J'inclinai le dos pour retrouver un équilibre. Je sautai pour répartir au mieux le poids. À l'intérieur du sac, mes manuels pleins de théories infalsifiables

cognaient sur mes reins. J'accélérai, je voulais vérifier quelque chose. Je me mis à courir comme si le temps allait me manquer. J'arrivai juste à temps devant la maison, au moment même où Guéo ouvrait la porte.

Enroulé à l'intérieur de sa veste, le rapport sur le renouveau communiste resta dans l'entrée. Je jetai mon sac d'école à côté. Nos deux demi-tours nous firent rire. Nous retrouvions un ici calme et possible.

Nous sommes allongés et nus. Les yeux fermés, je sens le souffle de Guéo sur mon visage. Il regarde de près mes paupières. Il déchiffre sur leurs lignes des petits messages secrets. Guéo a sa théorie là-dessus :

« Ces lignes sont faites pour être lues par un autre. Ce sont les seules lignes du corps que l'on ne peut pas voir soi-même. Le bon Dieu nous a faits deux pour ça. »

Je ris.

« Ne ris pas, c'est sérieux ce que je te dis. Il faut les yeux de l'autre penchés dessus pour lire leurs secrets, autrement tu ne sauras jamais ce qu'elles disent.

— Elles disent quoi ?

— Elles disent que le vert d'eau va à merveille à tes yeux.

— … »

Je feins d'être déçue. Je m'amuse. Je peux roucouler comme ça pendant des heures. Nos voix sont à peine audibles pour ne pas éloigner l'instant.